

TRIBUNE étudiante



ORGANE DES ÉTUDIANTS DU P.S.U. - Numéros 5 et 6 - Janvier-Février 1962 - I NF

LES DIVERSES VOIES DU STALINISME

par Jean-Paul NAURY

La gauche non-communiste est ravie : elle n'a plus à chercher une « politique qui ne l'oblige pas à choisir ses déportés ». Ce qu'elle a répété depuis si longtemps sur l'Union Soviétique, Khrouchtchev le reconnaît, et Thorez lui-même. Il demeure néanmoins une sorte de regret, le même regret qui nous prend lorsque nous voyons de Gaulle affirmer la nécessité d'une indépendance algérienne que nous n'avions cessé de défendre contre lui et ses prédécesseurs. La réforme semble venue, mais pas du côté ni à cause de ceux qui savaient et qui disaient la vérité depuis des années. Est-ce vraiment la réforme, d'ailleurs : sur ce chemin-là, au train où en sont les choses, tous les vrais socialistes pourront-ils bientôt reconnaître en l'U.R.S.S., après des années de brouillage de l'histoire, la véritable patrie du socialisme

Au niveau de l'humain

Certes, des progrès très importants ont été accomplis dans la démocratisation du système soviétique. C'est avec moins de remords que l'on peut affirmer que l'U.R.S.S. est socialiste, même en émettant des réserves sur ce socialisme là. La Terreur est terminée. Certains de ses aspects sont reconnus comme étant contingents et même criminels. La révision déchirante s'est effectuée et il n'est plus possible de revenir en arrière sur le plan de la justice, on sait la différence qu'il a eue entre les Procès de Moscou d'avant-guerre et celui de Powers. Le marxisme soviétique perd son caractère de dogme : on retombe au niveau de l'humain. L'appareil, lorsqu'il commet des fautes, économiques ou autres, est remis en cause par K*.

lui-même. Enfin, le phénomène polonais se développe librement sous l'oeil de Moscou.

Sur le plan international, M. K* devient le libéral qu'il faut ménager, qui a son opposition intérieure comme Kennedy aurait la sienne. On entend des soupirs d'espérance : si l'on laissait les deux K s'entendre entre eux ! Hélas, une fois de plus il y a les ultras des deux bords... Il faut que K. donne des garanties à Ulbricht et Kennedy à Adenauer. Combien de gens, et plutôt intelligents, auront expliqué la politique actuelle par ces obscures tendances, auront transformé les sphères de décision des Grands en un inconscient freudien où les bonnes et les mauvaises pulsions s'affrontent.

En réalité, nous savons très bien que cela est sans fondement. On a mis un certain temps à s'apercevoir, dans la gauche non-communiste française, que si Debré trahit de Gaulle, c'est avec l'accord et même les recommandations de celui-ci. Il serait temps qu'on en fasse autant sur le plan international et que cesse l'excuse de Kennedy par Adenauer. C'est une politique globale qu'il faut juger, non les chocs de deux consciences.

Il serait faux de minimiser l'effort de déstalinisation et de démocratisation en U.R.S.S. ; au contraire, il est important, il est la preuve que rien n'a été perdu malgré le stalinisme. Car rien n'est perdu pour un régime qui sait et peut reconnaître ses erreurs. Mais la Révolution n'est pas quelque chose à usage interne uniquement. Ce qui est en cause, et ce qu'il faut discuter, c'est la vision même de la révolution qu'a l'Union Soviétique, c'est si cette vision a véritablement changé depuis le stalinisme. Et là, une définition globale du stalinisme, du point de vue politique, est

nécessaire. Nous ne cherchons pas ses causes historiques ou économiques, mais ce qu'il est. Les camps, les procès, le culte de la personnalité, tout cela n'est qu'un aspect. Le stalinisme n'est pas qu'une façon de concevoir le socialisme en U.R.S.S., c'est une stratégie générale du socialisme : avant tout, la Révolution en un seul pays. Cette révolution entourée, assaillie, qui essaye de s'ancrer dans le seul morceau de territoire qui lui est laissé. Le stalinisme, c'est la construction de la patrie du socialisme, au prix d'une sourdine imposée à la démocratie interne et aux mouvements prolétariens dans le monde.

La Révolution ? - Ce serait trop beau

Staline a tout sacrifié à l'U.R.S.S., et on peut juger qu'il a eu des raisons pour cela, que ce réalisme était justifié : la révolution grecque comme la révolution chinoise - qui n'a abouti que presque malgré lui - et peut-être même la révolution française. Tout était conçu comme un moyen de renforcer l'U.R.S.S., les partis communistes du monde étaient des instruments de la diplomatie soviétique (d'où leur fameux suivisme). C'est sur un plan d'Etat à Etat que se traitaient les questions, non en termes de classes. La lutte de classes était brouillée par la guerre froide et une manifestation contre Ridgway-la- peste était alors pour le P.C.F. l'essentiel. En un mot, il fallait, pour le salut du socialisme, renforcer l'U.R.S.S. par tous les moyens, au mépris des révolutions particulières. Ensuite, on verrait bien..

Or, cette conception de la Révolution n'est pas fondamentalement mise en cause par la critique actuelle du P.C.U.S.. On reproche à Staline l'assassinat de Kirov, mais l'abandon de la révolution grecque est restée dans l'oubli. Cela ne veut pas dire qu'il fallait risquer de sacrifier l'U.R.S.S. à la révolution grecque. Mais le P.C.U.S. devait remettre en cause toute la politique stalinienne et non point privilégier son aspect politique intérieure.

La politique étrangère de l'U.R.S.S. s'est adaptée aux conditions nouvelles. Mais pas plus que du temps de Staline, elle ne considère les divers conflits comme des moyens de faire la révolution et de permettre au prolétariat de prendre le pouvoir. Il semble qu'elle pense que ce serait trop beau.



Après des années de brouillage de l'histoire. Photo Elie Kagan

Son objectif reste limité améliorer la position du camp socialistes dans le conflit qui l'oppose aux U.S.A.

Ainsi s'explique l'aide considérable donnée au gouvernement de Nasser, tout de même contestable dans ses méthodes et dans ses buts. Mais Nasser est anti-impérialiste. Cela suffit pour lui attirer l'amitié de l'U.R.S.S., au mépris des communistes égyptiens emprisonnés et torturés. Le cas de l'Inde est encore plus frappant. Le P.C. indien est divisé en deux tendances l'une pro-chinoise et l'autre pro-soviétique. Alors que la tendance pro-chinoise lutte contre le gouvernement de Nerhu, la tendance pro-soviétique ménage ce même gouvernement. Et cela semble logique puisque Nerhu est neutraliste et que son pays, non gagné par les U.S.A., ne constitue pas un danger pour l'Union Soviétique. Mais ce qui est grave ce sont les conséquences concrètes et immédiates de cette politique : l'Union Indienne reçoit de la part de l'U.R.S.S. une aide plus considérable que celle que reçoit la Chine. Or, on sait quelle est la scandaleuse situation sociale de l'Inde.

Ce qui frappe partout, c'est la réserve du gouvernement soviétique. Dans l'affaire du Congo, où les impérialistes sont intervenus directement (et même indirectement par l'O.N.U.), l'U.R.S.S. s'est contentée de quelques avions envoyés à Lumumba et de résolutions au Conseil de Sécurité. On sait que Gizenga, désappointé par le manque d'appui de l'U.R.S.S., a même renvoyé, à une certaine époque, la représentation diplomatique soviétique.

Un crime nécessaire

On comprend pourquoi le problème de Berlin reste jusqu'à présent le point n° 1 pour l'Union Soviétique. C'est une question de défense de la patrie soviétique, ou plutôt de défense du rempart de démocraties populaires qui protège la patrie soviétique. Or, pourtant, il n'y a pas d'espoir de modifier la carte de l'Europe, il n'y a pas d'espoir de révolution. Mais c'est là un moyen d'affaiblir les Américains et de se défendre. Ce qui est recherché, c'est la neutralisation de Berlin-Ouest, c'est-à-dire la transformation de Berlin en site non-impérialiste.

Si l'on regarde la période stalinienne de l'histoire de l'U.R.S.S., on s'aperçoit qu'il n'était pas possible de faire la révolution partout où des mouvements révolutionnaires prenaient les armes. Sous peine de faire de l'idéalisme, il fallait signer le traité de Brest-Litowsk, il fallait laisser tromper les communistes grecs. C'était un crime, mais ce crime nécessaire était à mettre aux pertes et profits de l'histoire. Le stalinisme trouvait sa justification dans le fait qu'il ne pouvait être révolutionnaire, au sens strict du terme sans périr. Les forces impérialistes n'attendaient qu'une occasion. De même, il n'était pas possible de défendre le Guatemala contre l'United Fruit. Mais maintenant, l'expérience l'a prouvé, il est possible de défendre Cuba. Pourquoi donc ne défend-on pas fermement tous les Cuba du monde ? Pourquoi cette réserve vis-à-vis de la révolution algérienne et ce ménagement de de Gaulle pendant plusieurs années ?

Il faudrait que l'U.R.S.S. prenne garde qu'il n'est pas suffisant de construire le communisme chez elle. A l'extrême, il est une voie dangereuse sur laquelle elle pourrait être entraînée : croire que l'on peut amener les peuples au socialisme en leur montrant un exemple du communisme. Ce serait revenir au socialisme utopique, qui construisait un phalansphère sur un espace réduit, espérant y amener la terre entière par l'exemple. Croire que c'est ainsi, en montrant quelque chose de beau, que l'on peut amener les peuples au socialisme est revenir à un type de pensée pré-marxiste qu'Engels d'ailleurs critique violemment dans Socialisme utopique et socialisme scientifique. La Révolution est le fruit de la lutte des travailleurs et non le résultat de l'ébahissement d'un peuple devant une quelconque vitrine. C'est pour cela que la fin du programme récent du P.C.U.S. peut paraître inquiétante : « Quand le peuple jouira des bienfaits du communisme, de nouvelles centaines de millions d'hommes sur la Terre diront : « Nous sommes pour le communisme ». Ce n'est pas par des guerres contre d'autres pays, mais en offrant l'exemple d'une organisation plus parfaite de la société par l'épanouissement des forces productives, la création de toutes les conditions nécessaires au bonheur et au bien-être de l'Homme que les idées du communisme gagnent l'esprit et le cœur des masses populaires ».

De prudentes abstentions

La doctrine de la coexistence pacifique est la conséquence du fait que les forces de paix, donc socialistes - quelles qu'elles soient - sont désormais assez fortes pour empêcher la guerre. Il faudrait aussi qu'elles prennent conscience de leurs forces

pour aider les peuples en révolution à lutter contre la répression capitaliste.

Le vrai stalinisme est fait de prudentes abstentions en ce domaine. Ainsi peut-on dire que le P.C.F. se montre stalinien vis-à-vis de la guerre d'Algérie. L'U.R.S.S. le reste encore. Mais de moins en moins elle ne pourra s'occuper que d'elle-même. La dynamique est lancée. L'ultra-Khrouchtchévisme du P.C.I. l'amène à des positions quasi-« chinoises » sur la question de l'appui qu'auraient dû donner le P.C.F. et la C.G.T. à la Révolution Algérienne.

Ce n'est pas par hasard si les deux pays socialistes qui, proportionnellement, ont le plus aidé la Révolution Algérienne sont la Yougoslavie et l'Albanie, c'est-à-dire les plus « révisionnistes » et les plus « dogmatistes ». Après vient la Chine.

C'est par erreur que les Chinois se coiffent du bonnet de Staline. Il serait faux de croire que l'U.R.S.S. est pleinement déstalinisée. Ce qu'il faut constater, c'est que le pays déstalinisé intérieurement conserve une politique extérieure stalinienne, et que celui dont la politique intérieure se rapproche par ses méthodes de celle de Staline, a une politique extérieure dégagée de tout stalinisme. C'est-à-dire que nous n'assistons pas à un affrontement de deux blocs, mais aux heurts de deux géants incomplets. La cassure qui sépare le monde communiste peut donc, par une évolution qui est prévisible, se recoller : la Chine se démocratisera et l'U.R.S.S. se verra contrainte de s'occuper de plus en plus des affaires mondiales, compte tenu de l'évolution des forces révolutionnaires dans le monde. Et on peut penser que le jour où cette cassure aura disparu, cela indiquera également la fin de celle qui sépare les mouvements ouvriers occidentaux. Staline sera vraiment mort.

J.-P. N.

* [Khrouchtchev appelé aussi Monsieur K.]

Tribune étudiante - Numéros 5 et 6 - Janvier-Février 1962